Le remords, le repentir, le pardon
Etude de texte

« Il arriva place aux Foins. Il lui était pénible, très pénible d'entrer dans la cohue, mais il marchait précisément vers les lieux mêmes où l'on voyait le plus de monde. Il aurait tout donné pour rester seul ; mais il sentait qu'il ne resterait plus seul une simple minute. Un ivrogne faisait du scandale dans la foule : il cherchait à se mettre à danser, mais il tombait toujours. On finit par l'entourer. Raskolnikov se fraya un passage à travers la foule, regarda l'ivrogne pendant quelques minutes, et, soudain, il éclata d'un rire bref et saccadé. Une minute plus tard, il avait oublié son ivrogne, il ne pensait plus à lui. Il s'éloigna enfin, sans même se souvenir de l'endroit où il se trouvait ; mais quand il arriva jusqu'au milieu de la place, un mouvement, soudain, se produisit en lui, une sensation s'empara de lui d'un seul coup, le saisit tout entier -le corps et la pensée.

Il se souvint soudain des paroles de Sonia : « Va-t-en à un croisement, incline-toi devant les gens, embrasse la terre, parce que devant elle aussi tu as péché, et dis au monde entier, à haute voix : « Je suis un assassin ! » il s'en souvint et se mit à trembler. L'angoisse sans issue et l'inquiétude de toute cette période, mais surtout celles de ces dernières heures, le tenaient à ce point écrasé qu'il se précipita littéralement sur la possibilité de cette sensation complète en soi, nouvelle, entière. Cette sensation, elle lui advint soudain comme dans une sorte de crise : une étincelle s'alluma dans son âme et, brusquement, comme un brasier, le saisit tout entier. D'un coup, tout s'adoucit en lui et les larmes jaillirent. Telle qu'il était, d'un bloc, il tomba sur la terre...

Il se mit à genoux au milieu de la place, s'inclina jusqu'à terre et embrassa cette terre sale, avec délice, avec bonheur. Il se leva et s'inclina une deuxième fois.

- çui-là, il a son compte ! remarqua un gars auprès de lui.
On entendit des rires.
- Il s'en va à Jérusalem, les gars, avec femme et enfants, il dit adieu à sa patrie - il salue le monde entier, il baise le sol de la capitale de l'empire, Saint-Pétersbourg, ajouta un autre type qui était déjà soûl.
- Mais l'est pas vieux, pourtant, le petit gars ! reprit un troisième.
- C'est un noble ! remarqua quelqu'un d'une voix plus posée.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le remords, le repentir, le pardon
Etude de texte

- On s'y perd, à c'te heure, qui c'est qu'est noble ou pas.

Tous ces échos et ces conversations retinrent Raskolnikov, et les mots « j'ai tué » qui se préparaient peut-être à s'envoler hors de sa bouche restèrent figés en lui. Pourtant, il supporta tranquillement ces cris, et, sans regarder personne, partit directement par une ruelle jusqu'au commissariat. »

Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, 6è partie, Actes sud, Babel, volume 2, pp. 433-435, trad. André Markowicz

Au début du roman, Raskolnikov, un étudiant de 24 ans qui vit à Pétersbourg dans une chambre misérable, assassine une vieille usurière et sa sœur à coups de hache. L'extrait que nous allons commenter se situe à la fin du récit, alors que Raskolnikov se rend au commissariat pour avouer son crime. Entre l'acte et l'aveu, tout le roman décrit le désespoir et la torture qui rongent le meurtrier, sa réflexion sur le mobile de son crime et les rencontres qui le conduisent à se (dé)livrer. Les deux motifs centraux du roman sont en jeu dans cet extrait : il s'agit d'une part du poids, de l'écrasement, de la paralysie, du désespoir et d'autre part du pas, du chemin, du mouvement, du salut ; ces deux motifs sont unis par la référence biblique à la résurrection de Lazare, soulevant la pierre de son tombeau pour sortir vers la lumière. La lecture que nous proposons entend ainsi éclairer les thèmes du remords, du repentir et du pardon. L'extrait s'articule en deux moments. Le premier paragraphe montre Raskolnikov en route vers le commissariat pour y avouer son crime, passant de la solitude de sa chambre à la foule d'une place publique. Nous montrerons comment ce passage, cette exposition aux regards des autres hommes rendent possibles dans un deuxième temps la sortie du désespoir du remords, l'aveu libérateur par lequel il s'expose au châtiment des hommes.

Le texte s'ouvre au moment où Raskolnikov débouche sur une place, la place aux Foins. Il ne s'agit pas du plus court chemin pour se rendre au commissariat : alors qu'il était presque arrivé, il a décidé de se diriger vers cette place. Pourquoi fait-il ce détour ? Que rend possible son passage par cette place ? C'est l'enjeu de ce premier moment du texte. Tout d'abord, ce lieu joue un rôle important dans le roman : d'une part, Raskolnikov erre souvent dans Pétersbourg et ses itinéraires rencontrent presque toujours cette place ; d'autre part, c'est là que la possibilité de son crime lui apparaît et qu'il renforce sa décision de le commettre car qu'il y apprend par hasard, en surprenant une conversation entre deux marchands et la sœur de l'usurière, quel jour et à quelle heure cette dernière sera seule chez elle[1].

Ensuite, la place permet un passage de la solitude à la foule : à la différence de la rue qui est surtout le lieu du mouvement des individus dans la ville, la place est un lieu où ceux-ci s'arrêtent, se rassemblent. On peut être encore seul dans une rue, marcher vite, raser les murs, mais au milieu d'une place animée, remplie d'hommes et de femmes arrêtés dans leur marche, attentifs les uns aux autres, la solitude est impossible. La volonté d'avouer son crime qui anime Raskolnikov en route vers le commissariat aurait ainsi besoin pour s'affermir d'affronter un lieu public. « Il lui était pénible, très pénible d'entrer dans la

[1] édition citée, vol I, p115

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

cohue, mais il marchait précisément vers les lieux mêmes où l'on voyait le plus de monde. Il aurait tout donné pour rester seul ; mais il sentait qu'il ne resterait plus seul une simple minute. » Ce détour peut ainsi être compris comme une épreuve que Raskolnikov s'impose, une souffrance nécessaire : comment pourrait-il aller directement avouer, rendre public son crime, comment pourrait-il passer directement de la torture qu'il s'inflige, de la solitude de son remords, au châtiment des hommes auquel le conduira sa dénonciation ? Ce détour par la place est un passage obligé : avant de se livrer à la justice, avant l'affrontement symbolique du regard d'autrui, il lui faut s'exposer physiquement aux autres hommes, passer de la solitude et de l'ombre de sa chambre minuscule, de son cagibi, à la foule et à la lumière de la place. La place est le lieu de la visibilité non seulement parce qu'elle rend la solitude impossible, comme nous l'avons dit, mais aussi parce qu'elle est en pleine lumière. C'est l'été à Pétersbourg et alors que les rues offrent l'ombre des maisons, la place est en plein soleil, la poussière est partout, il n'y a pas d'air.

Cependant, cette nécessité de sortir de la solitude pesante du remords est encore inconsciente : « il sentait qu'il ne resterait plus seul une simple minute ». Et surtout, ce n'est pas à lui que les gens font attention : « un ivrogne faisait du scandale dans la foule : il cherchait à se mettre à danser, mais il tombait toujours. On finit par l'entourer. ». Pour l'instant, Raskolnikov jouit toujours d'une totale impunité, qui n'atténue en rien la force de son remords, et au contraire lui donne tout son sens. Le remords est intériorisation du regard d'autrui sur la faute commise, alors même que ce regard est inexistant. On peut ainsi rapprocher ce passage de celui où juste après son crime, il scrute fiévreusement dans sa chambre et sur ses vêtements les traces possibles de son acte et se torture à l'idée de tâches de sang qu'il serait le seul à ne pas pouvoir remarquer[2]. Mais personne ne voit rien, il est seul face à la seule tâche ineffaçable : le fait d'avoir mal agi. Il voudrait ne pas être vu, il lui est « pénible »[3] d'affronter la foule, mais personne ne le remarque. Ainsi, sur cette place, il « se [fraye] un passage à travers la foule, [regarde] l'ivrogne pendant quelques minutes », se fait spectateur du scandale d'un autre. Mais l'insignifiance, le ridicule de ce scandale, comparé à celui dont il se sait l'auteur, le fait « [éclater] d'un rire bref et saccadé ».

Il semble bien alors que, malgré le lieu où il se trouve, Raskolnikov est à nouveau seul : l'immersion dans la foule n'a rien produit. Mais alors qu'il sombre dans une sorte d'inconscience, de ce qui vient de se passer et du lieu où il marche (« Une minute plus tard, il avait oublié son ivrogne, il ne pensait plus à lui. Il s'éloigna enfin, sans même se souvenir de l'endroit où il se trouvait »), le voici « au milieu de la place », où tout bascule. L'expérience de son impunité, qu'il vient de renouveler en ce lieu de la visibilité qu'est la place et alors qu'il en atteint le milieu, c'est-à-dire l'endroit où il est le plus exposé aux regards, permet enfin l'apparition d'une issue. Ce n'est pas un hasard si Dostoïevski emploie le terme de « mouvement » avant celui de « sensation » pour décrire ce qu'éprouve tout à coup Raskolnikov : le deuxième moment va éclairer en effet dans quelle mesure la prise de conscience qui s'opère brutalement en lui est celle d'un chemin, d'une

[2] ibid, pp162-163
[3] *tiajélo* en russe, adjectif dont la connotation morale incite Dostoïevski à le préfèrer dans tous les cas à *troudno*, qui veut seulement dire difficile.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le remords, le repentir, le pardon

Etude de texte

remise en marche possible, d'une disparition de la paralysie du remords, d'une résurrection.

La crise qui affecte soudain Raskolnikov est le résultat d'un souvenir, dans lequel le détour par la place aux Foins prend enfin son sens : sans le savoir, il s'est dirigé vers cette place pour accomplir les paroles de Sonia. Celle-ci est une jeune fille obligée de se prostituer pour subvenir aux besoins de sa famille, et à qui Raskolnikov a choisi d'avouer son crime pour la première fois. Il l'a choisie parce qu'elle lui est apparue comme la seule personne capable de partager sa souffrance, le poids de son remords, parce qu'il considère qu'elle aussi, en se prostituant, a commis un crime, celui d'attenter à sa propre vie. C'est donc parce qu'il est sûr de son pardon qu'il peut lui avouer qu'il est un assassin. Et Sonia lui pardonne en effet. Elle prend toute la mesure du poids de sa souffrance : « Oh, qu'est-ce que vous vous être fait, qu'est-ce que vous vous être fait ! (...) il n'y a personne, personne de plus malheureux au monde que toi maintenant ! »[4]. Et elle lui indique comment soulever ce poids : « Va-t-en à un croisement, incline-toi devant les gens, embrasse la terre, parce que devant elle aussi tu as péché, et dis au monde entier, à haute voix : « Je suis un assassin ! ». Le souvenir soudain de ces paroles nous livre le sens de la présence de Raskolnikov sur la place : il s'agit de se libérer du poids de la souffrance, de sortir de l'impasse du remords ; c'est « une sorte de crise », c'est-à-dire une décision à prendre, qu'il ne peut laisser échapper. « L'angoisse sans issue et l'inquiétude de toute cette période, mais surtout celles de ces dernières heures, le tenaient à ce point écrasé qu'il se précipita littéralement sur la possibilité de cette sensation complète en soi, nouvelle, entière. Cette sensation, elle lui advint soudain comme dans une sorte de crise ».

Comme dans le passage de la Bible qu'il avait demandé à Sonia de lui lire, où Lazare ressuscité par la parole du Christ, soulève le poids de la pierre de son tombeau et paraît à la lumière, Raskolnikov, transfiguré par le souvenir des paroles de Sonia, voit s'évanouir sa souffrance : « une étincelle s'alluma dans son âme et, brusquement, comme un brasier, le saisit tout entier. D'un coup, tout s'adoucit en lui et les larmes jaillirent. » Le cauchemar du petit cheval, battu à mort par son maître parce qu'il ne peut traîner une charge trop lourde pour lui, est bien loin[5]. Et s'il « [tombe alors] sur la terre », ce n'est plus sous le poids de la souffrance, mais pour accomplir « avec délice, avec bonheur », les gestes qui le délivrent. Embrasser la terre, « cette terre sale », c'est se réconcilier avec sa condition d'homme fini, faillible, c'est s'offrir en un formidable repentir la promesse d'une issue possible.

Alors seulement, Raskolnikov s'expose aux regards des autres. La première réaction (« celui-là, il a son compte ») fait écho à une phrase qu'il a lui-même prononcée, peu après son aveu à Sonia : « C'est moi que j'ai tué, pas la petite vieille ! Je me suis réglé mon compte d'un coup, à tout jamais ! »[6]. Entre le Raskolnikov qui croyait s'être réglé irrémédiablement son compte par son crime à celui qui « a son compte », le repentir a permis la sortie du remords. Et c'est écrasé sous le poids du remords, c'est au plus fort de

[4] ibid, vol II, pp 238-239
[5] ibid, vol I, pp. 102-111
[6] ibid, vol II, p. 253

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

la souffrance que cette issue a pu apparaître, en une sorte de grâce, de conversion miraculeuse exprimée ainsi par Sonia « Recevoir la souffrance, et se racheter avec, voilà ce qu'il faut »[7]. Les autres réactions de la foule empêchent Raskolnikov de dire son crime. L'aveu ne sort pas : « les mots « j'ai tué » qui se préparaient peut-être à s'envoler hors de sa bouche restèrent figés en lui ». On pourrait penser qu'il est encore en partie paralysé, que sa langue est « lourde », comme il est dit à plusieurs reprises dans le roman à propos d'un homme qui a du mal à parler. Mais n'est-ce pas plutôt parce que ces quelques passants, incapables d'interpréter son geste ne sont pas les bons témoins, n'est-ce pas plutôt parce que l'heure n'est pas au bavardage vain, aux divagations mais qu'il est enfin temps d'aller droit au but ?

« Il supporta tranquillement ces cris, et, sans regarder personne, partit directement par une ruelle jusqu'au commissariat. » Raskolnikov peut ne plus prêter attention à la foule autour de lui et quitter la place parce que son geste de repentir, par lequel la souffrance du remords a disparu, le rend capable d'affronter le châtiment des hommes et d'aller se dénoncer dans le seul lieu approprié, le commissariat. Il est très important de noter qu'il s'y rend « directement » : lorsqu'il était en proie au remords, il était incapable de se rendre quelque part sans errer, tourner en rond, faire des détours. La place était donc le lieu d'un croisement, d'un changement de direction possible, le point de départ d'un nouveau chemin. Le problème inextricable du remords a trouvé une solution, mot pour lequel Dostoïevski emploie un mot rare, isc'hod, qui signifie littéralement la sortie, l'issue.

S. Le Diraison et C. Gornet

[7] ibid, p. 254

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021